

*
* *

La basilique rouge est toute large ouverte
 Au jour si virginal, si doux !
 L'eau qui baigne ses murs s'argente ou devient verte
 En se déchirant aux cailloux.

Quelle allégresse ! Vois tressaillir la rosace,
 Epouse ardente du soleil !
 Au pied des contreforts, l'ombre fuit et s'efface,
 Et leur faite devient vermeil.

Les saints, rois des hauteurs, semblent moins solitaires,
 Leurs fronts puissants sont apaisés ;
 Quel or fluide et pur touche leurs philactères
 De ses impalpables baisers !

Mais ne t'attarde pas aux sculptures altières
 Où le matin met son émail ;
 Dis un bonjour rapide au vieux tailleur de pierres
 Dont l'image orne le portail.

Silencieusement, pénètre sous les voûtes
 Où triomphe, en un cadre clair,
 La Beauté qui répand la foi sur tous les doutes,
 Et surnaturalise l'air.

Au-delà de toi-même et plus haut que la vie,
 Les yeux de l'âme extasiés,
 Vois la pourpre effleurer la pelouse ravie
 Où mûrit l'ardeur des fraisiers.

Vois la Vierge vers toi pencher, les lèvres closes,
 Son front lisse comme un miroir ;
 Vois la Douleur s'unir à la grâce des roses
 Et serrer dans ses bras l'Espoir.

Vois de riches couleurs initier ton âme
 A la sérénité du ciel,
 Laisse-les allumer ta croyance à leur flamme,
 Et t'enseigner l'essentiel.

Les pivaines, vois-les faire frémir leurs ailes,
 Larges papillons de carmin,
 Et l'Enfant caresser les tresses maternelles
 Où se perd sa petite main.

Mais approche plus près du lumineux feuillage,
 Gravis les marches de l'autel :
 Sous les rameaux, voici les hôtes du bocage,
 Unis en un chœur éternel.

Suaves sont les chants que perçoit notre oreille,
 Mais plus suaves sont ceux-là
 Dont l'esprit seul entend la muette merveille
 Comme un écho de l'au-delà.

Ces oiseaux inspirés, ménétriers du songe,
 Cachés par le feuillage épais,
 Qu'au profond de ton cœur leur hymne se prolonge,
 Qu'ils te révèlent leurs secrets !

Ecoute-la sans fin, l'intime mélodie,
 Guérissante du doute amer,
 Et toujours, à jamais, que chantent dans ta vie
 Les rossignols de Schongauer.

Alfred DROIN.

LES COMÉDIES-BALLETS DE MOLIÈRE⁽¹⁾

Il l'avait inventé pour plaire au roi qui poussait l'amour des ronds de jambe et des entrechats jusqu'à donner 2.000 livres de pension à son maître à danser, juste autant qu'à Corneille. Toutes les pièces que je viens d'énumérer, sauf *le Malade imaginaire*, ont été jouées d'abord au Louvre ou aux Tuileries, à Versailles, à Chambord ou à Saint-Germain, avec une splendeur de mise en scène dont rien n'approche aujourd'hui; et les danseurs étaient le roi, M. le Grand, le marquis de Villeroy, le marquis de Mirepoix, le marquis de Rassen; les danseuses étaient la reine, Madame, Mlle de la Vallière, Mme de Montespan, Mlle de Coëtlogon, Mlle de Brancas, Mme de Rochefort. Faut-il là-dessus se récrier, s'indigner, comme faisaient il y a un demi-siècle le bon Despois et tous les universitaires libéraux, pour qui la satire de l'ancien régime n'était qu'un moyen détourné et, après tout, peut-être légitime, d'attaquer le Second Empire? Faut-il répéter après eux que la protection de Louis XIV a coûté bien cher à Molière, qu'elle l'a mis dans l'obligation d'écrire des pièces sur commande et au galop pour les plaisirs du souverain, qu'elle l'a gêné, diminué, un peu dégradé même, en le rabaissant au rôle de poète courtesan? Que ces antiques rengaines, si longtemps en honneur dans notre enseignement, nous semblent donc puériles! Personne ne songe plus à nier ce que le grand comique doit au grand roi, personne n'ignore qu'il ne lui a pas fallu l'appui d'un moindre protecteur pour faire toute sa tâche, dire tout ce qu'il avait à dire, et, malgré de furieuses colères, malgré la coalition sans cesse accrue des précieuses et des marquis, des bas bleus et des grimauds, des médecins et des cagots, rester debout jusqu'à la mort, à son poste de combat. Et si c'est en travaillant pour le roi qu'il a composé ses comédies-ballets, ah! combien nous serions fâchés qu'il n'eût pas travaillé pour lui!

Sachons bien, au surplus, qu'il ne les destinait pas qu'à lui. Après les avoir jouées à la cour, il les a jouées sur son théâtre du Palais Royal, et elles n'y ont pas été moins bien accueillies. Elles répondaient à des besoins nouveaux. De ce que le public du XVII^e siècle était capable de goûter les chefs-d'œuvre de l'art classique, d'un art simple et vrai qui cherche avant tout à

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 janvier 1922.

satisfaire la raison, il ne s'en suit pas qu'il ne pût goûter et ne souhaitât jamais autre chose que le parfait dialogue de deux ou trois acteurs dans le « palais à volonté » de *Bérénice* ou sur la « place publique » de *l'Ecole des femmes*. Déjà son imagination, ses yeux et ses oreilles voulaient leur part de plaisir; déjà il eût pu dire le mot que Renan adresse à Pallas Athéné dans sa belle *Prière sur l'Acropole* : « Bon sens et raison ne suffisent pas ! » Et c'est ce qui explique l'immense succès de l'opéra dans les vingt-cinq dernières années du siècle, de l'opéra que Quinault et Lully ont fondé l'année même où Molière est mort, mais dont sa comédie-ballet était une première ébauche; c'est ce qui explique le succès de la comédie-ballet elle-même, le jour où elle parut devant tous et dans toute sa nouveauté sur la scène du Palais-Royal, unissant aux prestiges de la mise en scène et aux enchantements de la musique le délicieux imprévu de la fantaisie moliéresque.

Géniale fantaisie dont nous nous délectons encore ! Fantaisie digne d'Aristophane ou de Rabelais, digne parfois de Shakespeare ou de Watteau ! A travers l'œuvre du grand réaliste, à travers son œuvre de rude et forte vérité se déroule et serpente une gigantesque farandole où tous les siècles et toutes les nations se donnent la main, où des cuisiniers et des tailleurs, des savetiers et des soldats du guet, des paysans et des sauvages, tirent après eux des Trivelins et des Scaramouches, des Gilles et des Polichinelles, des magiciens et des démons, des faunes et des nymphes, des Chagrins et des Soupçons, des Jeux et des Ris ! Lucinde veut mourir, Lucinde se meurt : « Champagne, Champagne, Champagne, crie son père, qu'on aille quérir des médecins, et en quantité ! » et Champagne en dansant frappe aux portes de quatre médecins, et en dansant les quatre médecins se rendent chez Lucinde. Des mascarades carnavalesques se croisent avec de gracieux cortèges qu'on dirait en route vers Cythère. Ici, un muphti, dont le turban porte quatre ou cinq rangs de bougies allumées, s'avance suivi de Turcs moustachus et de derviches en robes longues, qui sautillent et frétilent sur des airs de gigue ou de courante; toute la Faculté de médecine, précédée de six apothicaires et de huit porte-seringues, entre d'un pas balancé et rythmé que scande à l'orchestre une marche d'apothéose, et le *præses* commence à psalmodier les couplets dont une ritournelle souligne le dernier mot; des avocats, des procureurs et des sergents qui se trémoussent en mesure, chantent :

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable,

et une sarabande folle entraîne à la poursuite de M. de Pourceaugnac toute une armée de matassins qui, la seringue en arrêt, entonnent à pleine voix le

Piglia-lo su !

Là, ce sont des sérénades sous une fenêtre close, des mandolines qui pleurent sous la cape espagnole; ou bien c'est le ciel de l'Olympe qui s'ouvre et la divine fiction de la Grèce qui renaît, c'est Flore, c'est Climène, Daphné, Tircis qui gazouillent au prologue du *Malade imaginaire*, deux Zéphyrs qui enflent leurs joues et battent de l'aile comme pour renouveler l'air et secouer dans la chambre d'Argan tous les parfums d'avril; et pendant que M. Purgon est à préparer le clystère qui doit « faire dans des entrailles un effet merveilleux », murmure en sourdine la douce chanson :

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse,
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse !

Nous fâcherons-nous si, de temps à autre, de l'entracte où Molière lui avait d'abord donné asile, le ballet déborde dans la comédie, et y apporte avec la grâce de ses fredons un peu de sa joyeuse folie ? C'en est un écho ce duo que Cléante, métamorphosé en professeur de chant, soupire avec Angélique au second acte du *Malade imaginaire*, cette romance à laquelle M. Jourdain riposte par un vieux refrain de village, et ces symphonies, et ces chansons à boire qui « assaisonnent la bonne chère » offerte à Dorimène. Voyez Clitandre ou bien Toinette en habit de médecin, Pourceaugnac en femme s'étudiant à imiter le coup de jupe des dames de qualité et s'alarmant des déclarations sans équivoque que lui adressent deux suisses; voyez accourir et tourbillonner autour de l'infortuné Limousin dix, vingt, trente marmots qui s'emparent de ses mains, embrassent ses jambes, s'accrochent à ses vêtements, l'envahissent, le prennent d'assaut au cri mille fois répété de : « Mon papa, mon papa, mon papa ! » Rappelez-vous l'arrivée de Covielle en costume de voyage et sa brusque question à M. Jourdain qui s'effare : « Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ? » et Cléonte en fils du Grand Turc échangeant des « oustin yoc » et des « catamalequi » avec son truchement, et en face de Mme Jourdain qui les bras levés au ciel s'exclame : « Ah ! mon

Dieu ! miséricorde ! », son époux en mamamouchi. Tout cela, c'est le ballet prolongé dans le dialogue, et tout cela est si délicieusement fou ! En reprenant terre à la fin de chaque intermède, la Muse de Molière avait encore dans le sourire et dans les yeux l'ivresse de sa récente escapade. Collaboratrice d'un musicien, que celui-ci fût Lully ou Charpentier, elle se faisait plus capricieuse et plus fantasque pour mieux s'adapter aux exigences d'un art dont la mission est de nous entraîner dans le rêve, en un perpétuel « voyage où il vous plaira ». *Le Sicilien* est assurément le plus joli opéra-comique qui se puisse imaginer, et seul le *Barbier de Séville*, non point celui de Beaumarchais, mais celui de Rossini, lui est comparable.

La Comédie-Française vient de nous donner deux de ces comédies-ballets, *les Fâcheux* et *M. de Pourceaugnac*, et elle se propose, je crois, de nous donner la plupart des autres. N'allons pas nous figurer que nous les voyons ou les verrons exactement telles que le XVII^e siècle les a vues. Rien de plus impossible. On peut, dans bien des cas, nous rendre la musique même de Lully, grâce au volumineux recueil manuscrit de 1690 où Philidor l'aîné avait pieusement copié toutes les œuvres du maître antérieures à ses opéras ; encore plusieurs tomes du recueil ont-ils depuis longtemps disparu. Mais aucun document ne nous apprend de façon précise comment les ballets avaient été réglés par Beauchamp, ni quels pas s'y dansaient, ni de quelle manière les danseurs étaient travestis. Il faut se contenter d'une restitution par à peu près, de travestissements et de danses plus ou moins vaguement dans le goût de l'époque. Renonçons à l'espoir de voir danser la chaconne, l'allemande ou la passacaille selon toutes les règles, et de savoir au juste sous quelle apparence le XVII^e siècle se représentait une « Egyptienne » ou un « Biscayen ».

Il y a pis : des coupures ont été nécessaires, la Comédie ne pouvant réaliser avec les moyens dont elle dispose les étonnants effets de mise en scène où excellait Torelli, grand machiniste des fêtes de cour, et qui ont jadis amusé les yeux de Louis XIV. Ils supposaient un cadre qu'aucun de nos théâtres ne peut suppléer, celui d'une résidence royale ou princière, celui d'un jardin dessiné par Le Nôtre, et qui devenait le décor de la pièce ou tout au moins un élément essentiel de son décor.

Qu'on se rappelle, par exemple, la relation que La Fontaine nous a laissée, dans une lettre

à son ami Maucroix, de la première représentation des *Fâcheux* à Vaux-le-Vicomte :

« Le souper fini, la comédie eut son tour ; on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre et des Zéphyr,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée...

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant par leur imposture
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli,
Magicien expert et faiseur de miracles ;
Et l'autre, c'est Lebrun, par qui Vaux embellit
Présente aux regardants mille rares spectacles...

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet ;
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille
Qui ressemblait à la Béjart,
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire...

« Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la
« nymphe de la fontaine où se passe cette action,
« demande aux divinités qui lui sont soumises
« de sortir des marbres qui les enferment, et
« de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les termes
« et les statues qui font partie de l'ornement du
« théâtre se meuvent, et il en sort je ne sais
« comment des faunes et bacchantes qui font
« l'une des entrées de ballet ».

Nous ne voyons pas à la Comédie Française la nymphe sortir de sa coquille, nous n'y entendons pas réciter le prologue qui, du reste, était de Pellisson. Nous n'y entendons pas davantage la courte harangue que Molière était venu lui-même sur le bord de la scène adresser au roi, et dont le texte ne s'est pas conservé. Mais avant que le rideau se lève, un acteur qui représente Molière récite l'*Avertissement* que contient l'édition originale des *Fâcheux*, et ainsi c'est tout de même un peu la voix de Molière que nous écoutons. L'illusion n'est pas complète, j'en demeure d'accord ; nous ne pouvons nous prendre pour des courtisans de Louis XIV et nous croire dans le parc de Vaux par une belle soirée d'août. Non ; mais n'y a-t-il pas au moins un semblant

d'illusion, et que pour ma part je trouve fort aimable, à mesure que la musique de Lully se met à chanter et que les entrées de ballet se succèdent? Restitution par à peu près, soit; Versailles aussi en est une, tant il a subi de remaniements depuis 1715, et quel promeneur pourtant n'y voit s'évoquer la France de Louis XIV? De même ici, de même à chaque fois qu'on nous joue ou nous jouera une comédie-ballet de Molière. Chaque fois, nous nous sentirons en présence d'une très vieille chose qui ressuscite, d'une très vieille chose très clairement datée et où revit une société morte; chaque fois nous subirons le charme d'une évocation, le charme mystérieux du passé.

...Voici un beau parc Louis-quatorzien qui se déploie, irréel et baigné de lumière élyséenne, avec ses lointaines perspectives, ses épais ombrages, ses vastes allées, ses blanches statues et les clairs miroirs de ses bassins; ou bien voici la Cour de marbre transformée, comme il arrivait souvent, en salle de fête et de spectacle. Au fond du tableau, des tréteaux sont dressés sur lesquels la farce immortelle entrecroise ses quadrilles de Scaramouches, de nymphes ou de matassins; au pied de l'estrade, face aux musiciens, Lully, longue figure noire et rusée sous l'ample perruque, bat la mesure avec sa grande canne; et au premier plan, derrière les trois fauteuils où le roi coiffé de son chapeau à plume est assis entre la reine et Monsieur, voici toute la cohue dorée des courtisans, tout l'Olympe emperruqué des grands de la terre, princes, ducs, marquis, maréchaux et prélats, voici les falbalas, les robes à grands ramages, le chatouillement des satins, le resplendissement des brocarts d'or, le scintillement des pierreries. La favorite à qui la fête est tacitement dédiée, la favorite à la fois si heureuse et si honteuse d'être aimée, « la petite violette qui voudrait se cacher sous l'herbe », Mlle de La Vallière est là, confondue parmi les duchesses, non loin de Mme de Montespan qui va lui voler le cœur du roi, non loin peut-être de M. de Condom qui l'accueillera demain aux Carmélites de la rue Saint-Jacques sous son nouvel habit et son nouveau nom de sœur Louise de la Miséricorde. Des violons égrenent de gaies ritournelles ou de traînantes cadences; un hautbois soupire; des voix chantent :

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse

André LE BRETON.
Professeur à la Sorbonne.

LA GRÈCE ET LA QUESTION D'ORIENT

Pour ceux qui ont toujours eu à cœur la défense et le développement de la civilisation chrétienne en Orient, ce qui se passe aujourd'hui est aussi pénible qu'inquiétant, car une occasion comme celle de la guerre mondiale, pour mettre un terme définitif à un régime déplorable, ne se retrouve pas de longtemps, et la politique opportuniste que l'on suit à l'heure actuelle risque de perpétuer une situation grosse de menaces dont on aurait pu facilement, une fois pour toutes, se débarrasser.

On se trouvait, en 1918, en mesure de régler la question d'Orient, source de tant de guerres et de conflits pendant tout le cours du XIX^e siècle.

La solution n'offrait pas, après la défaite de la Turquie, de difficultés réelles; c'est l'indécision des Puissances qui les a créées.

Depuis le jour, où, au XV^e siècle, les Turcs ont envahi l'Europe pour arriver jusque sous les murs de Vienne, leur puissance n'a fait que décroître. Ils ont successivement perdu l'Algérie, la Tunisie, la Serbie, la Bosnie, la Roumanie, la Grèce, l'Égypte, l'Albanie, la Macédoine, la Thrace, les Îles, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arabie, les côtes de la mer Egée.

Les observateurs superficiels qui parlent toujours de *l'Empire Turc* en le comparant à la *petite Grèce* et qui ne comprennent pas qu'on puisse abandonner l'amitié de cette *grande Turquie*, oublient simplement que si la Turquie, en 1910, comptait 24 millions d'habitants, il faut aujourd'hui supprimer :

Macédoine et Thrace.....	4.867.300
Archipel.....	322.300
Arménie et Kurdistan.....	2.470.900
Syrie et Mésopotamie.....	4.288.600
Arabie.....	1.050.000
Tripolitaine.....	1.000.000
	13.999.100

sans compter la région de Smyrne où il y a un million au moins de Grecs aujourd'hui libérés, si bien que la vraie Turquie d'aujourd'hui ne compte pas plus de 9 millions d'habitants, comme la Corée.

Etant donné que la Grèce, pays prolifique et sain, atteint sept millions d'habitants et est arrivée à ce résultat en moins d'un siècle, il n'est pas douteux qu'elle arrivera à balancer la Tur-